

Les combats du 11 novembre 1918...à Vrigne-Meuse. La mort d'Augustin Trébuchon !



« Vrigne-Meuse » fut la dernière bataille de la guerre de 14.
Une tuerie, une boucherie comme les autres, mais la dernière ... enfin « temporairement » ...

Au matin du 11 novembre 1918, dans les heures qui précèdent l'armistice, des soldats français sont tués dans un combat inutile.
L'objectif déclaré était de tenir une tête de pont sur la Meuse pour « forcer » les allemands à l'Armistice.

« Les soldats du 415^e régiment d'infanterie sont morts pour rien » assure aujourd'hui le général Fauveau , petit-fils de l'officier qui les commandait alors.
Cet homme sait de quoi il parle ; il a été lui-même général ...
Il a exhumé les carnets de guerre de son aïeul, le chef de bataillon Charles de Menditte.
Il a alors entrepris de faire toute la lumière sur cet épisode, non seulement oublié, mais volontairement caché par l'administration militaire durant de longues années.
Il le fait sans polémique, dans l'admiration d'un grand-père contraint d'obéir à des ordres insensés et avec le souci de rétablir les faits.
Il rend ainsi un dernier hommage à ces morts du 415^e régiment d'infanterie, en particulier au dernier soldat tombé, un quart d'heure avant que les armes ne se taisent, un certain Augustin Trébuchon.

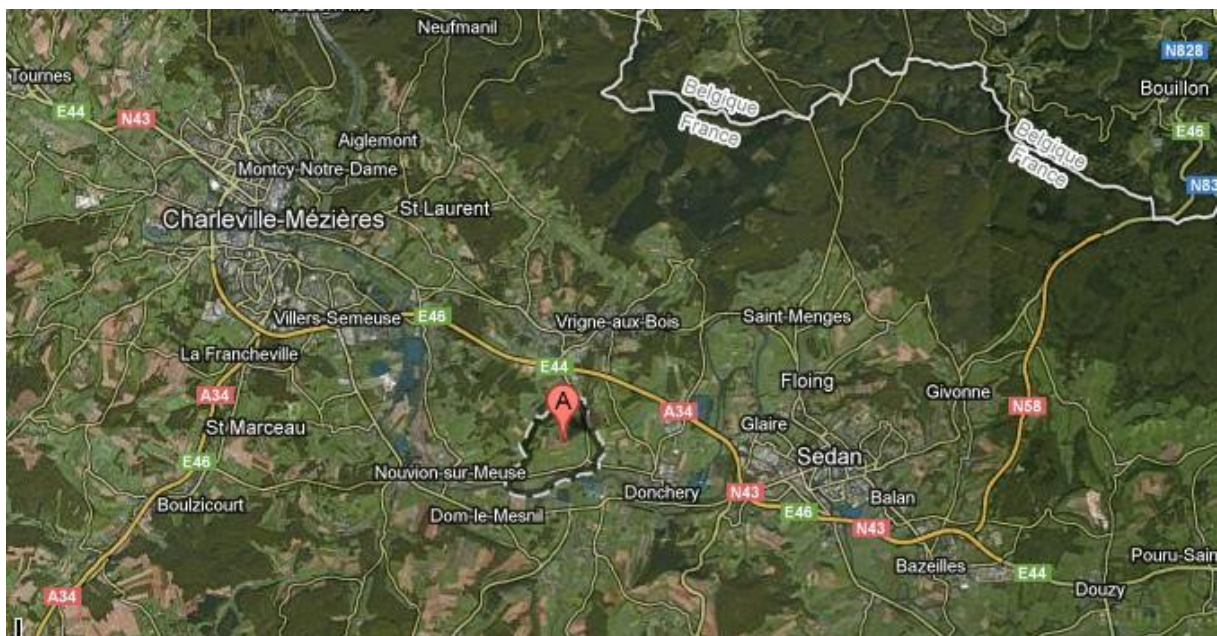


Nous sommes le 8 novembre 1918, dans le département des Ardennes. Devant nous, la Meuse, qui coule ici de l'est vers l'ouest entre Sedan et Charleville-Mézières.

Les hommes de la 163^{ème} division d'infanterie sont épuisés : ils se battent depuis deux semaines et viennent de repousser les Allemands d'une centaine de kilomètres vers le nord, et ils s'installent comme ils peuvent dans les villages à moitié abandonnés par la population.

La guerre vit ses dernières heures. La veille, le jeudi 7 novembre à 20 heures, une délégation allemande a franchi, dans quatre voitures, les lignes françaises pour aller négocier les termes de l'armistice à Rethondes. L'information a circulé dans la troupe

Le samedi 9 novembre, vers 20h00, les ordres arrivent du Corps d'armée. « Franchir le Meuse. Occuper le village de Vrigne-Meuse. Opération à exécuter d'urgence et sans se laisser arrêter par la nuit ».



Pour l'état-major, il s'agit de ne pas relâcher la pression sur l'ennemi, afin de négocier les conditions d'armistice en position de force. Pour les hommes, que les sous-officiers viennent réveiller dans les granges transformées en dortoir, c'est une autre histoire...».

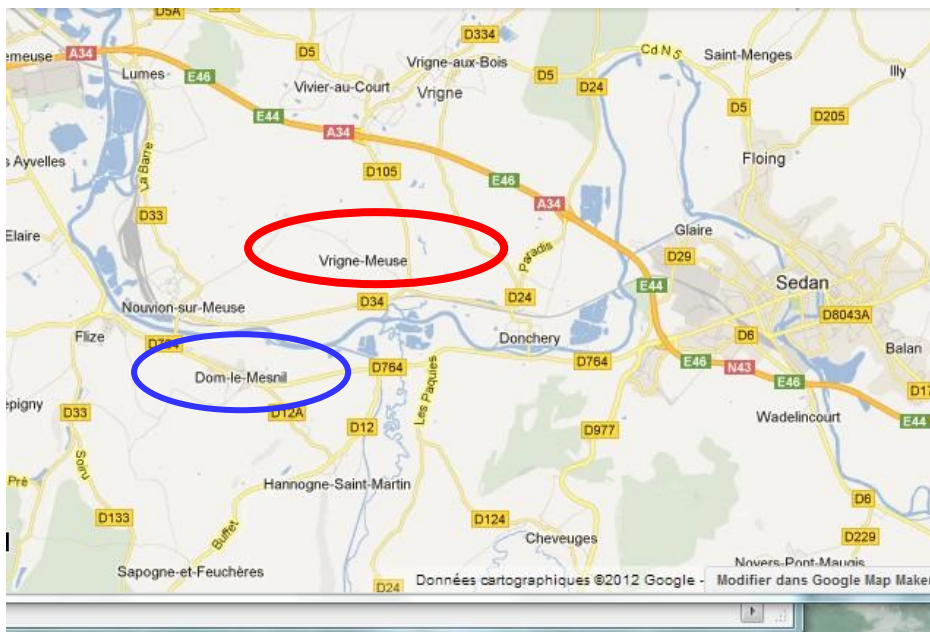
La Meuse en furie est gonflée par les pluies, et à cet endroit elle est large de 70 mètres. Dehors, il fait moins 26 degrés ...

Les ponts ont été détruits et les sapeurs du Génie vont devoir profiter de la nuit et du brouillard pour installer une passerelle de planches, en prenant appui sur une écluse



Aucune reconnaissance n'a été effectuée sur l'autre rive pour savoir si les Allemands y sont et combien, car vu le mauvais temps, l'aviation ne peut pas voler.
Absence de renseignement et manœuvre précipitée : les conditions du désastre sont réunies....

Un peu après 8 heures le dimanche matin, environ 700 hommes ont franchi la rivière et une ligne téléphonique est installée. Leur chef, Charles de Menditte a son poste de commandement au sud de la rivière, au village de Dom-le-Mesnil.



Vers 10 heures 30, le brouillard se lève sur les rives de la Meuse. Les Allemands sont là, juste en face sur les hauteurs à quelques centaines de mètres. Les Français sont en contre-bas, étalés entre la rivière et la voie ferrée.



L'hécatombe commence. L'artillerie d'abord, puis en début d'après-midi, les premières contre-attaques des fusiliers et des grenadiers de la Garde impériale allemande. Dans l'après-midi, l'aviation française effectue une reconnaissance qui permet à l'artillerie, restée en arrière, d'ouvrir le feu sur les Allemands. A 18 heures, la nuit tombe sans que les combats ne cessent.

Pour le demi-millier d'hommes coincés sur la rive nord de la Meuse, enterrés dans leur trous par un temps humide et glacial, la journée du lundi 11 novembre s'annonce mal.

« Vers 6 heures 30, circule le bruit de l'armistice. A 8 heures 30, l'avis est officiel. Pendant ce temps, on continue à tirer sur le front du régiment et les obus allemands tombent sur Dom-le-Mesnil ».

Le message du maréchal Ferdinand Foch, commandant des troupes alliées, a été diffusé le matin à 5h15. Il stipule que « les hostilités sont arrêtées sur tout le front à partir du 11 novembre, 11 heures (heure française) ».

A Vrigne-Meuse, il n'est toujours pas 11 heures et les combats se poursuivent. « 10 heures 45: les obus tombent encore. 10 heures 57 : la mitrailleuse tire encore » note scrupuleusement le chef de bataillon de Menditte.

Vers 10 heures 50, le soldat de première classe Augustin Trébuchon, estafette de la 9ème compagnie, est tué d'une balle dans la tête alors qu'il porte un message à son capitaine.

Trébuchon sera le dernier poilu tué sur le front occidental.



Il faut aller consulter sa fiche individuelle.

On y apprend qu'il est mort le 10 novembre.

C'est également le cas sur sa fiche d'état-civil à la mairie de Malzieu-Forain en Lozère.

La date est fausse. Volontairement fausse, car les autorités militaires ont choisi d'effacer des mémoires les derniers combats du 11 novembre au matin. « Comme si cela n'avait pas eu lieu ».

Qui en a décidé ? On l'ignore précisément, malgré les recherches effectuées au Service Historique de la Défense. Il n'était tout simplement pas possible de mourir pour la France le jour de l'armistice, le jour de la victoire.

Augustin Trébuchon, « tué à l'ennemi » à l'âge de quarante ans, après plus de quatre années de guerre.

Sonner le « Cessez-le-feu ».... Le soldat ne se souvenait plus des notes et son lieutenant dû les lui rappeler. Selon les ordres, il enchaîna aussitôt « Levez-vous », « Garde-à-vous », « Au drapeau ». C'était fini. Les hommes sortirent de leurs tranchées et les Allemands, juste en face, firent de même. Les Français avaient explicitement reçu l'ordre de ne pas fraterniser avec l'ennemi.

Les recommandations officielles étaient les suivantes ; « Les hommes mettent leur mouchoir au bout du fusil et crient de toutes leurs forces « Vive la France », puis chantent la Marseillaise ».

Côté Français, on compte 99 morts et 190 blessés au sein de la 163^{ème} division d'infanterie. Il ne fallait pas en parler. Ils tombèrent dans l'oubli. Le « 415^o régiment » ne fut pas représenté au grand défilé de la victoire du 14 juillet 1919.